

## Daniel Pierre Lamothe

Numéro 67, mai 1992

Montréal

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42727ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1992). Daniel Pierre Lamothe. *Liaison*, (67), 32–33.



## Daniel Pierre Lamothe

Je suis parti d'Ottawa parce que ma blonde voulait partir. Je pensais que je pouvais poursuivre ma carrière d'enseignant à Montréal. Je me suis cassé les reins. Je me suis ramassé tout seul, sans complice, sans argent.

Mes conditions de vie ici ont beaucoup influencé mon travail : comme je n'avais pas d'argent, j'ai cherché des façons de m'exprimer en ramassant des objets du quotidien et en les transformant : je me suis mis à créer à partir de pacotilles, d'ustensiles trouvés dans les poubelles...

Daniel Lamothe est né à Cheneville (Québec) et a passé toute son adolescence à Timmins. Initié aux arts visuels par Clément Bérini, il a attrapé la piquûre du théâtre, de la céramique et de la peinture à l'École secondaire Thériault. Une fois installé à Ottawa, il enseigne l'art au Collège Algonquin. Entre deux séjours au Portugal, il déménage à Montréal, en 1979, et y poursuit une carrière d'artiste visuel.

Cela a donné des sculptures, des installations inattendues. J'essaie de créer des ponts entre l'art et le langage populaire. On dirait qu'il y a trois classes ici : le peuple, l'élite et les riches. Les riches achètent l'art, l'élite

intellectualise et le peuple s'en remet à la cabane à sucre ! Autant le peuple ne fait pas d'efforts, autant les intellectuels se foutent de l'art du peuple. J'aime bien contester l'ordre établi. C'est ma façon à moi de recréer l'équilibre.

J'ai travaillé fort et je commence seulement - dix ans plus tard - à débloquer le marché des galeries. L'art visuel est supposé être un langage universel, mais ce sont les médias et les galeries anglophones qui ont le plus soutenu mon travail. La compétition est très forte ici.

En revanche, Montréal est une ville très motivante qui m'a donné le goût de la communication. Je connais beaucoup de monde, des Brésiliens, des Portugais... En fait, je

pourrais vivre n'importe où. Même en Angleterre !

L'Ontario a toujours un morceau de mon coeur. Ma famille, mes amis, mes racines. Sans l'Ontario, je ne serais pas là où je suis aujourd'hui. J'ai vécu à Timmins à une époque où on rêvait de venir en ville, de faire quelque chose d'original. C'était très stimulant et ça t'obligeait à aller de l'avant.

Je me souviens comme d'hier de Clément Bérini et des ateliers de Théâtre Action. Le théâtre influence toujours mon travail, surtout le côté happening et la mise en scène des oeuvres. Il fallait que cette époque soit très stimulante pour que je sois encore en train de créer.

Je ne sais pas où je vais me ramasser. J'aimerais vivre ailleurs, au Portugal. Je me suis longtemps senti coupable de vivre à Montréal. Je me dis que je suis de passage. Ce que j'aime ici, c'est bien sûr le paysage urbain, mais aussi la présence de la culture anglophone.

À Timmins, j'ai vécu l'assimilation, puis le rejet de l'anglais. J'étais en train de me fermer au monde. C'est à Montréal que je me suis ouvert à la culture anglophone. Être francophone, c'est étouffant, même au Québec. J'aimerais que le Québec soit un petit pays ouvert sur le monde. La liberté se paie toujours cher, mais même séparé, le Québec sera toujours à côté de l'Ontario !

